

F
R
A
N
Ç
O
I
S

L
É
V
E
S
Q
U
E

LES VISAGES DE LA VENGEANCE

Extrait de la publication
ALIRE

À PROPOS DE « UN AUTOMNE ÉCARLATE »...

« CAPTIVANT ! »

« CRIANT DE RÉALISME. »

« UN PREMIER ROMAN TRÈS RÉUSSI. »

CKIA – Épilogue

« FRANÇOIS LÉVESQUE SIGNE UN PREMIER ROMAN
POUR ADULTES TROUBLANT, UN TRISTE RAPPEL
DU CAUCHEMAR QUE VIVENT TROP D'ENFANTS. »

Voir

« LE MÉCANISME DE LA PEUR FONCTIONNE EN EFFET
À TOUT COUP DANS CE THRILLER. [...]

ARRIVER À MAINTENIR LE POINT DE VUE DE CET
ENFANT DÉSEMPARÉ TOUT AU LONG DES 368 PAGES
EST D'AILLEURS L'UNE DES FORCES DU ROMAN. »

Le Soleil

« ... UNE FINALE, DÉRANGEANTE À SOUHAIT,
QUI DONNE FRANCHEMENT FROID DANS LE DOS. [...]
TROUBLANT ET SOMBRE, *UN AUTOMNE ÉCARLATE* S'INSCRIT
DANS LA LIGNÉE DES ROMANS NOIRS QUI [...] LÈVENT LE
VOILE SUR DES SITUATIONS SOCIALES PERTURBANTES. »

Le Droit

« LE SUSPENSE EST HABILLEMENT MENÉ, ET LES
RETOURNEMENTS DE SITUATION SONT BIEN DOSÉS.
ON SE PREND D'INTÉRÊT POUR LA VIE
DE CE JEUNE “HÉROS” DONT LES PÉRIPIÉTIES
SONT RACONTÉES AVEC SIMPLICITÉ ET JUSTESSE.
UNE ATMOSPHÈRE INTÉRESSANTE SE DÉGAGE DE CE
ROMAN QUI SOUTIENT L'INTÉRÊT DU DÉBUT À LA FIN. »

CFOU – Le Voyage insolite

LES VISAGES DE LA VENGEANCE

LES CARNETS DE FRANCIS -2

DU MÊME AUTEUR

Matshi l'esprit du lac. Roman jeunesse.

Montréal : Médiaspaul, Jeunesse-pop 162, 2008.

« Les Carnets de Francis »

1. *Un automne écarlate*. Roman.

Lévis : Alire, Romans 122, 2009.

LES VISAGES DE LA VENGEANCE

FRANÇOIS LÉVESQUE



Illustration de couverture: BERNARD DUCHESNE

Photographie: YAN DOUBLET – LE SOLEIL

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch
Distributeur : OLS S.A.
Zl. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch
Belgique et Luxembourg :
Interforum editis Benelux S.A.
Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1
Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443
Courriel : info@alire.com
Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2010
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2010 ÉDITIONS ALIRE INC. & FRANÇOIS LÉVESQUE

10 9 8 7 6 5 4 3 2^e MILLE

Extrait de la publication

*Je dédie ce roman aux mères,
fussent-elles adoptives,
spirituelles ou de substitution.*

*Je dédie ce roman
à la meilleure d'entre toutes,
la mienne.*

Aux vieilles copines...

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE	1
----------------	---

PREMIÈRE PARTIE

« <i>Franfif est mort</i> », <i>murmura-t-il en s'approchant.</i>	3
--	---

1. <i>Francis et le bon docteur</i>	5
2. <i>Francis : le retour</i>	21
3. <i>Les visiteurs du soir</i>	53
4. <i>Réminiscences</i>	77
5. <i>Le calme avant...</i>	87
6. <i>... la rentrée</i>	113
7. <i>Shérif fais-moi peur</i>	139

DEUXIÈME PARTIE

« <i>J'peux pas. Pas ici, pas ici</i> », <i>dit-il d'une petite voix.</i>	157
--	-----

8. <i>Maman est en vadrouille</i>	159
9. <i>Beck ou le charme weird</i>	173
10. <i>Les yeux dans les yeux</i>	205
11. <i>Le commissariat, prise 2</i>	229
12. <i>Sophie au bal du Diable</i>	255
13. <i>Et pour quelques cadavres de plus...</i>	269

ÉPILOGUE	301
----------------	-----

Note de l'auteur

Au lecteur qui envisage de lire un jour *La Petite Fille au bout du chemin*, de Laird Koenig, qu'il sache que c'est maintenant ou jamais, ce roman-ci révélant plusieurs éléments clés de l'intrigue.

Remerciements

Un grand merci à mon comité de soutien technique, alias Sébastien Aubry, pour les précieuses informations et surtout pour l'enthousiasme indéfectible.

À ma famille, qui y croit et qui m'encourage ; à Benoît, qui endure la vie avec un écrivain pas trop tourmenté mais quand même : merci, merci.

Slasher: Le slasher (de l'anglais slasher movie) est un genre cinématographique, sous-genre de film d'horreur, mettant en scène les meurtres d'un tueur psychopathe qui élimine un par un les personnages de l'histoire.

Giallo: Les films de ce genre sont caractérisés par de grandes scènes de meurtres excessivement sanglants, un jeu de caméra très stylisé et une musique inhabituelle [...]. L'élément whodunit est conservé mais combiné au slasher, filtré par la longue tradition italienne de l'opéra et du grand guignol.

Wikipedia

PROLOGUE

La mélodie romantique, à la limite du sirupeux, s'élevait dans la soirée tiède. Le chanteur dilettante interprétait la chanson populaire avec une intensité un brin surfaite. Sans doute ne dépasserait-il jamais le stade des mariages et des bals de fin d'année.

Plantée au centre d'un immense terrain verdoyant aux limites de la petite ville de Saint-Clovis, l'école secondaire Des Saules était ce soir-là le théâtre du Bal des finissants, événement solennel s'il en était.

Des guirlandes de lampions avaient été disposées de part et d'autre de l'avenue piétonnière menant à l'entrée principale du bâtiment brun, carré. Des bouquets de ballons, quelques banderoles colorées... les étudiants chargés de la décoration avaient déployé des trésors de garniture pour faire un peu oublier la banalité des lieux. Et ils y étaient presque parvenus.

À l'intérieur, on avait créé un couloir en masquant de drapés noirs le large accès aux casiers, ceux-ci occupant tout le côté gauche du spacieux hall. Les lumières avaient été tamisées... À l'entrée de la grande salle, on avait aménagé un petit accueil où deux enseignants, tout sourire, discutaient distraitement en jetant périodiquement un coup d'œil au spectacle qui se déroulait derrière eux.

Plusieurs couples dansaient au rythme des ballades tandis que d'autres, attendant peut-être un air plus enflammé, circulaient tranquillement, un verre de punch à la main. Les regards solitaires, nombreux, fusaient, tantôt gourmands, tantôt tristes, envieux, voire mauvais.

Le chanteur annonça aux élèves qu'il faisait une petite pause. Ces derniers ne cachèrent pas leur soulagement à la perspective d'entendre de la vraie musique. Au centre de la piste de danse, un couple en particulier semblait évoluer dans un univers à part.

Les deux partenaires se dévisagèrent. La jeune fille rougit derrière ses lunettes. Le jeune homme l'attira contre lui alors que s'élevaient les premières notes de *Unchained Melody*. Leurs lèvres se touchèrent.

— Viens, dit-il.

— Où ?

— Dans l' gymnase ; y aura personne. Suis-moi.

— Je sais pas...

— Aie pas peur, susurra-t-il à son oreille.

Ils s'éclipsèrent sans attirer l'attention des professeurs assignés à la surveillance.

Arrivés devant la grande porte à double battant, il tira un petit coup sec, question de s'assurer que la serrure était déverrouillée. Il ouvrit doucement en regardant à l'intérieur. Le gymnase était plongé dans la noirceur quasi complète. Seuls de petits rectangles éclairés en rouge indiquaient les sorties de secours. Il la sentit serrer son bras. Ils n'avaient pas été suivis, mais sa partenaire semblait encore nourrir quelques réserves.

— Fais-moi confiance, dit-il en l'embrassant.

Ils entrèrent et disparurent bientôt dans les ténèbres. La porte se referma sans bruit.

PREMIÈRE PARTIE

« *FRANFIF EST MORT* »,
MURMURA-T-IL EN S'APPROCHANT.

CHAPITRE 1

FRANCIS ET LE BON DOCTEUR

La pluie tambourinait furieusement contre la fenêtre du bureau, gris comme le ciel au-dehors. Engoncé dans un fauteuil d'apparence un peu plus confortable que nécessaire, le maître de céans jugeait son jeune interlocuteur d'un œil attentif. Ce dernier, un garçon qui contemplerait bientôt la fin de l'adolescence, renvoyait à son vis-à-vis un air pareillement composé.

Une joute particulièrement ardue venait de se jouer entre eux deux, l'aboutissement, en fait, d'une longue série d'affrontements psychologiques qui, sous couvert de thérapie, déboucheraient sur la relaxe du patient – sa victoire – ou, à moyen terme, sur sa prise en charge par une institution pour adultes pour une période indéterminée – sa défaite. Pour le jeune homme, cette dernière possibilité n'était tout simplement pas envisageable, aussi s'était-il appliqué à la rendre inadéquate aux yeux du pédopsychiatre qui, à en juger par son expression soudain détendue, paraissait avoir suivi son patient sur la route subtilement suggérée par ce dernier. Victoire ?

— Je suis très fier de tes progrès, Francis. Vraiment. Je sais que ces sept années ont pu ressembler à une punition injuste, mais je crois que tu es maintenant en mesure de pleinement comprendre toutes les...

— Je comprends, coupa le jeune homme.

Le ton était posé, la voix douce mais ferme.

— Je comprends, poursuivit-il, que l'État a dû m'interner afin de me soigner et de me protéger de moi-même. Ce n'était pas une punition, ni une prison, d'ailleurs. La réalisation...

Je m'étais construit un univers chimérique à partir de mon amour de plus en plus obsessionnel des films d'horreur. Les coups de mon père, ses agressions... J'ai transféré l'horreur concrète dans une réalité plus fantasmagorique, donc plus bénigne. J'ai ainsi pu éviter de composer avec les faits tels qu'ils étaient. L'ennui, bien sûr, c'est que je me suis pris au jeu du fantasme et que mon nouveau voisin d'alors, Richard, en a fait les frais.

— ... que mon père était un meurtrier pédophile, poursuivait Francis au profit de son interlocuteur, jumelée aux abus qu'il m'avait fait subir avant que ma mère ne demande le divorce, ont convergé pour créer en moi une sorte de... cassure psychologique...

L'arrivée de Richard dans mon décor a agi comme un catalyseur. J'ai fait un transfert. À mesure qu'il se substituait à mon père, je le rendais coupable des mêmes sévices afin de ne pas affronter la vérité, à savoir que mon père m'avait violé. Le choc a été très dur... J'étais enfant et il était difficile de prévoir si ma névrose se résorberait ou si, au contraire, elle évoluerait de manière exponentielle. Sept années... j'avais neuf ans.

— ... une cassure psychologique qui m'a fait régresser jusqu'à revenir au temps où Éric, mon meilleur ami, était toujours en vie. J'avais besoin d'une présence rassurante, quitte à m'en fabriquer une; quitte à m'enfoncer dans une névrose de plus en plus étanche. Et à nouveau, c'est mon père qui m'a fait sombrer un peu plus profondément. Il a tué des amis, puis Richard, le voisin...

Du moins, de l'avis des flics, qui ne m'ont inquiété avec aucun des deux meurtres du vendredi 7 novembre 1986. Pour eux, il était clair que mon père avait tué Richard par jalousie et qu'il s'était ensuite enlevé la vie en ma présence après avoir envisagé de faire de moi sa prochaine victime. Imaginer un soubresaut d'humanité dans l'esprit malade de mon père les aura rassurés. À croire que c'étaient eux, les enfants...

Mais plus important, rien ni personne n'est venu contredire cette lecture des faits. À commencer par moi, alors enfant traumatisé muré dans un mutisme commode que me commandait mon instinct de survie, qui du reste m'a toujours bien servi. Officiellement, je n'ai donc tué personne. Je ne suis qu'une victime collatérale lourdement balafmée psychologiquement et émotionnellement. D'où ma présence ici, docteur.

— Tu parles un peu comme un psychiatre, Francis...

Mais je continue de raisonner comme un fou, docteur. Ah! si vous pouviez entendre tout ce que je vous tais...

— ... mais c'est un excellent résumé, approuva l'homme. Néanmoins, en comprends-tu le sens? Te sens-tu intrinsèquement concerné par tous ces mots?

Docteur, docteur... Je me suis mieux diagnostiqué que vous n'auriez pu le faire en dépit de tous vos jolis diplômes.

Son médecin traitant, le docteur Barbeau, la cinquantaine bien assise dans de profondes pattes d'oie et une tignasse neigeuse, codirigeait le Centre psychiatrique Normande-Carle pour mineurs depuis plus de vingt ans. L'établissement se scindait en deux secteurs semi-autonomes : l'aile ouest, à sécurité maximale, accueillait les cas lourds et violents, présentant un risque élevé d'homicide ou de suicide ; l'aile est, pour sa part, était consacrée aux patients pouvant évoluer dans un environnement contrôlé mais empreint

d'une certaine souplesse. Le docteur Barbeau avait rapidement tranché que lui, Francis, appartenait à cette dernière catégorie. Si ce classement des patients relevait parfois de la gageure, force était d'admettre que Barbeau ne s'était, semblait-il, encore jamais trompé.

Le pédopsychiatre le fixait intensément. Il suivait personnellement Francis depuis son arrivée, au printemps 1987. À seize ans, ce dernier était en mesure d'avoir une appréciation distanciée de son parcours. Une enfance parsemée d'abus de toutes sortes, tant dans le noyau familial que dans le scolaire, avait provoqué chez lui la création d'un monde sublimé où son meilleur ami, mort noyé plusieurs mois plus tôt, était toujours en vie; une forme assez rare de construction résiliente pernicieuse, comme Barbeau se plaisait à nommer la chose.

Francis savait que son point de rupture avait été atteint quelques mois après le début de sa troisième année scolaire, à l'automne 1986. Les événements s'étaient enchaînés rapidement. Sa mère avait couvert sa disparition et le meurtre du voisin avait d'emblée été attribué à l'ex-mari, dont on savait déjà qu'il avait tué quatre enfants. Ce mensonge par omission n'avait jamais été mis au jour; Francis s'en étonnait encore un peu, parfois. Non qu'il doutât de la volonté de sa mère de le protéger coûte que coûte, mais il la savait mentalement instable, aussi était-il envisageable qu'elle éventât leur secret sans trop en avoir conscience. Il avait appris à vivre avec cette épée de Damoclès.

Le jour fatidique, Francis avait été retrouvé, dans le boisé jouxtant sa maison, accroché au cadavre de son père. Au fil de l'enquête, la chronologie des événements avait pu, en partie du moins, être reconstituée, même si certaines zones d'ombre persistaient. Et que ses conclusions étaient, pour l'essentiel, erronées,

quoique non exemptes de conséquences fâcheuses. Ainsi, peu après l'internement de Francis, sa mère avait sombré dans un état de délire psychotique. Les médecins avaient conclu à un choc post-traumatique sévère. Ces conclusions-là étaient on ne peut plus justes.

Le docteur Barbeau avait longtemps eu du mal à comprendre dans quel univers son nouveau patient évoluait, Francis s'étant muré dans le silence dès sa sortie du boisé où s'était joué le dernier acte d'une longue tragédie.

Ce nouveau cas, qui semblait probablement se complexifier de jour en jour, était devenu une obsession pour l'éminent pédopsychiatre, Francis l'avait bien senti. Puis lentement, très lentement, il avait manifesté quelques signes d'ouverture. Il était alors au Centre depuis plus de deux ans.

Dès lors, ils avaient pu travailler ensemble sur les blessures, délires et hallucinations de l'enfant. Du moins, celles et ceux que Francis avait bien voulu laisser dépasser.

Le traitement s'était échelonné sur plusieurs années. Celle qui venait de s'écouler, charnière, avait été marquée par de nets progrès. Francis avait en effet réussi à verbaliser sa condition – celle que lui prêtait Barbeau – en jouant la carte de l'épiphanie et, plus important, de la reconnaissance. Sommité ou pas, le docteur était sensible à la flagornerie.

— Comprends-tu le sens des mots, des concepts, Francis ? Surtout, saisis-tu leur implication dans ta vie ? reformula Barbeau.

Considérant toujours l'adolescent d'un œil inquisiteur, le pédopsychiatre se cala dans son fauteuil rembourré au design futuriste.

— Oui, docteur. Je saisis.

Et c'était le cas. Victoire.



Francis quitta le bureau de Barbeau en réprimant un sourire. Il obtiendrait bientôt son congé, il en était maintenant certain. La dernière question du docteur lui avait mis la puce à l'oreille : ce souci manifeste de s'assurer que Francis évoluait bel et bien dans le monde rationnel, qu'il ne se contentait pas d'en simuler les signes... Il était habile, Barbeau ; roublard, même.

Francis prit le chemin de sa chambre sans se presser. Ces murs couleur craie lui manqueraient-ils ? Probablement pas. De part et d'autre, les portes closes numérotées lui faisaient cortège à mesure qu'il s'éloignait des bureaux des médecins, de la guérite du personnel soignant, des autres chambres, de cet univers aseptisé auquel il dirait bientôt adieu sans regret.

Dans le couloir, il croisa Frédéric qui, avec la régularité d'un métronome, s'adonnait à son traditionnel rituel de la branlette publique. Les infirmiers de garde, Pierre et Jacques, vinrent le « maîtriser » alors que Francis arrivait en vue de la porte numéro 12, celle de sa chambre.

— Salut, Francis ! cria Frédéric. Tu vas venir me voir plus tard, hein ?

Il riait et sanglotait tout à la fois en essayant, presque pour la forme, d'échapper à l'emprise des deux infirmiers, plus costauds.

Francis ouvrit puis referma la porte en s'adossant contre la surface froide. Il soupira, autant de lassitude que d'agacement.

Frédéric était arrivé au Centre à la même époque que lui. Les services sociaux l'y avaient placé après qu'il eût incendié sa maison. Il avait d'abord mis le feu au lit de son père et de sa belle-mère, puis à celui de son oncle, qui habitait avec eux. Personne n'en

avait réchappé, hormis Frédéric, alors âgé de dix ans. Depuis la mort de sa mère, quatre ans avant l'incendie, il servait d'esclave sexuel aux trois adultes. Et puis un jour, son oncle l'avait repoussé en prétextant qu'il était maintenant trop vieux. Frédéric avait alors sombré définitivement... et s'était vengé. Il gardait de l'aventure des mains à jamais scarifiées. Tout espoir de vie normale s'amenuisait d'année en année, les médecins ne parvenant pas à inhiber ses pulsions exhibitionnistes et, surtout, ses envolées pyromanes. À cet égard, Frédéric était le résident le plus étroitement surveillé de toute l'aile est.

Francis et lui s'étaient tout de suite reconnus. Ils revenaient des mêmes contrées névrotiques, à la différence que Frédéric y avait sans doute séjourné trop longtemps.

Ils avaient réussi à s'aimer un peu, dès les premiers feux de l'adolescence, sans trop éveiller la méfiance du personnel de garde, quoique Francis soupçonnait Barbeau d'avoir sciemment laissé faire tout du long : les yeux gris acier du pédopsychiatre semblaient loper bien peu de détails. Francis avait eu l'occasion de le vérifier lors de leurs nombreuses séances.

Il sourit tristement. Il pourrait enfin clore cette partie-là de sa vie. Bientôt, il retournerait dans le vrai monde. Cette dernière rencontre avec Barbeau en était la confirmation. Bientôt, il regagnerait Saint-Clovis. Saint-Clo. Son esprit cynique balançait entre euphorie discrète et appréhension légitime. Ses souvenirs, du moins ceux valant qu'il s'en rappelât, s'étaient quelque peu estompés au fil des ans... Peut-être la ville avait-elle beaucoup changé ? Il essaya de se projeter dans l'avenir, mais son imagination ne se montra guère enthousiaste.

Francis jeta au lieu spartiate un regard déjà empreint d'indifférence. Les murs de la pièce blanche où

il avait passé le plus clair des sept dernières années étaient couverts de dessins : des visages hyperréalistes, pour la plupart, ayant la particularité de n'être les portraits de personne.

Près de son lit se trouvait une table à dessin professionnelle, ancienne mais en très bon état, que lui avait gracieusement fournie le Centre. Une quantité appréciable de crayons à mine de plomb de différents tons de gris s'y trouvaient éparpillés. Quelques-uns avaient roulé par terre, parmi les boulettes de papier. Tout autodidacte fût-il, Francis n'en était pas moins un artiste exigeant, et, toutes proportions gardées, bien peu de croquis trouvaient leur chemin jusqu'au mur.

Il s'approcha du meuble, songeur. Il passa une main caressante sur sa surface lisse en un adieu silencieux.



— Je dois rencontrer le juge de la chambre de la jeunesse qui a été saisi de ton dossier. Je vais lui recommander ton congé, Francis. Tu sais ce que ça signifie ?

Francis prit le temps de la réflexion et tourna la tête de quelques degrés vers la longue fenêtre. Trois jours s'étaient écoulés depuis la précédente rencontre avec le pédopsychiatre. Barbeau se méfierait d'une réponse précipitée. Dehors, le soleil brillait. Dans le petit parc bordant la portion sud du bâtiment, les lilas étaient en fleur. N'eût été la vitre insonorisée, Francis aurait peut-être entendu le chant guilleret des oiseaux. Il fit un effort pour masquer son amusement devant cette image pastorale mièvre. La perspective de sortir d'ici le ramollissait-elle ?

— Ça signifie, je crois, que vous m'estimez prêt à réintégrer la société, mais ça ne veut pas nécessairement

dire que tout se déroulera sans heurt. J'ai été isolé du monde longtemps...

— Sept ans, oui. Comment te sens-tu, par rapport à cette éventualité ? Comment appréhendes-tu ces retrouvailles avec la société, comme ça, à chaud ?

— Je suis confiant. J'ai le sentiment que vous m'avez bien outillé, que nos séances ont réussi à me confronter à mes démons et que je les ai apprivoisés au lieu d'être leur... pantin ?

— C'est là une bonne analogie, Francis. Je suis... très confiant, moi aussi. Un pantin... oui, c'est une très bonne analogie.

... qui se frayera certainement un passage jusqu'à un bouquin à la gloire de vos traitements, docteur Ego.



Francis prit une gorgée d'eau et avala d'un trait. Il rendit le petit gobelet de carton à Michèle, la plantureuse garde de nuit moulée dans un uniforme blanc qui venait valider quelques clichés hospitaliers d'un certain cinéma.

— Bonne nuit, Francis, dit-elle en sortant. Fais d'beaux rêves.

Elle fit une pause, brève mais marquée.

— Essaie d'être heureux, dehors. Tu l'mérites.

Michèle quitta la chambre ; un sourire bienveillant étirait ses lèvres naturellement pulpeuses.

Laissé seul, Francis se leva tranquillement et gagna sa minuscule salle de bain. « Fais d'beaux rêves »... La formule, même bien intentionnée, ne manquait jamais de l'amuser. Les médicaments qu'il avalait étaient puissants et, depuis son admission ici, les songes qui meublaient ses nuits auraient mis en pâmoison les adeptes du surréalisme.

— Dali, Magritte, Chagall, murmura-t-il en remuant à peine les lèvres.

Il s'installa sur la lunette froide et bâilla copieusement en recrachant discrètement deux pilules dans sa main. Il fit mine de s'essuyer et laissa tomber papier et cachets dans la cuvette. Il regagna son lit en imprimant à son pas juste ce qu'il fallait de nonchalance. Peut-être cette mascarade qu'il s'imposait depuis plus d'une semaine était-elle inutile : une caméra filmaient certes en permanence sa chambre, mais il n'avait jamais réussi à savoir s'il en allait de même pour les toilettes. La logique lui faisait pencher pour l'affirmative, ne serait-ce que pour prévenir les tentatives de suicide. Mais tout cela était pour l'heure de peu d'intérêt : des considérations plus importantes réclamaient son attention. Il quitterait le Centre sous peu pour ne plus jamais y revenir. Or il avait des adieux à faire, des adieux nécessitant un esprit non altéré ; une dernière visite avant de refermer définitivement la porte.

— Y paraît qu'on s'en va bientôt, dit Éric en s'asseyant au coin du lit.

— Non, dit Francis. *Je* pars bientôt. Toi, tu restes.

— T'as changé. T'as tellement grandi, toi. Pis tu parles drôle.

— Ça fait quelques années qu'on s'est vus, expliqua Francis.

— Oui, acquiesça Éric, oui. C'est à cause des pilules. Tu fais bien de pus les prendre. Ça t'rend aveugle.

— C'est pour te voir que j'les prends plus. Et elles me rendent pas aveugle, Éric. Elles me font voir clair. Et fais-toi pas d'illusions : je vais recommencer à les prendre demain matin. Je vais continuer de les prendre tant et aussi longtemps que... que mon cerveau en aura besoin pour focaliser à la bonne place.

— Tu parles bizarre, Francis... Quelle place ?

— Focaliser dans la bonne réalité. Tu existes pas pour vrai, c'est... t'es juste dans ma tête... On est dans ma tête.

— Non ! Je suis là, moi ! Tu m'parles, Francis ! T'es pas fin !

Francis sentit monter en lui une inattendue bouffée de culpabilité. Il prit une longue inspiration et cligna lentement des yeux avant de reprendre :

— Je pars bientôt, Éric. Et toi, tu resteras ici. Pour toujours.



Francis ouvrit péniblement un œil endormi. Ce bruit... la porte que l'on ouvre doucement. Avait-il rêvé ? Il respirait péniblement. Il écarquilla les yeux, incrédule : Frédéric était agenouillé sur lui. Ses cuisses enserraient sa taille. Ce n'était en soi guère inquiétant, ni nouveau, si ce n'était que le jeune pyromane tenait dans une main une bonbonne de fixatif à cheveux et dans l'autre, un briquet.

La petite flamme dansante éclairait de sa chiche lueur orangée le visage contrarié de Frédéric.

— Tu peux pas t'en aller, Francis. Pas toi.

Il ne devait pas lutter, au risque de se changer en torche humaine.

— Tu sais que c'est pas ma décision, dit-il d'une voix triste. Ils peuvent plus me garder. Ils disent que j'suis guéri, maintenant.

— J'm'en crisse ! J'veux pas qu'tu t'en ailles ! Pas toi ! brailla Frédéric en levant la bonbonne.

— Mais je veux pas m'en aller, Frédéric. Pas sans toi...

L'intrus stoppa son geste. Il fixait intensément Francis, qui s'immisça dans la brèche.

— Laisse-les pas me chasser, supplia-t-il en cambrant légèrement le bassin. Laisse-les pas...

Frédéric gémit en appuyant davantage son postérieur sur le pelvis de Francis.

— Embrasse-moi, dit ce dernier. Embrasse-moi...

La flamme s'éteignit au moment où leurs lèvres allaient se toucher. Frédéric s'immobilisa soudain; un gargouillis étrange s'échappait de sa gorge. Francis le poussa sur le côté et gagna la porte, une main sur le bouton de l'interrupteur, l'autre sur la poignée glacée.

La lumière crue des néons dissipa les ténèbres et offrit au jeune homme un bien triste spectacle. Presque une reprise de celui qui l'avait conduit ici sept ans plus tôt, constata-t-il, moins surpris qu'il ne l'aurait souhaité.

Sur son lit défait se tordait un Frédéric terrifié à l'idée de mourir. Il perdait du sang mais, dans les circonstances, pas énormément. Dans le noir, Francis avait raté la jugulaire.

— Calme-toi, Frédéric, dit-il en posant une main apaisante sur la tête de son ami. Et essaie pas d'enlever le crayon de ton cou, ce serait pire. J'veais aller chercher Michèle. Reste calme.

Il sortit dans le couloir alors que, derrière lui, Frédéric essayait de dire quelque chose entre deux hoquets coulants.

Francis courut jusqu'au poste de garde de leur étage, qu'il trouva désert. Il reporta son attention sur le couloir et regarda dans les deux directions: vide, silencieux. Tant pis. Il contourna le comptoir de la guérite, dont la partie supérieure, fermée, était en partie constituée de verre blindé. Il testa la poignée: déverrouillée. Étrange... Il entra en cherchant du regard le téléphone ou, mieux, un bouton de panique. Une douzaine de petits moniteurs branchés sur la trentaine de caméras balayant tout l'étage présentaient, en alternance, le corridor, les chambres calmes... et les salles de bain individuelles. La plupart des caméras étaient en mode infrarouge et offraient une image verdâtre. Dans la chambre 12, Frédéric s'agitait toujours. Ses mains

souillées de sang agrippaient tantôt les draps, tantôt le vide. Francis se força à détourner le regard.

Il allait prendre le combiné du téléphone quand les moniteurs changèrent leur sélection. Dans la chambre 9, celle de Frédéric, un bras pendant dépassait de sous les draps : Denis ou Paul, l'un des deux infirmiers de nuit. Francis n'aurait su dire lequel s'était laissé prendre par Frédéric qui, c'était couru d'avance, verrait son exploit sanctionné par un déménagement du côté de l'aile ouest – pour peu qu'il survive à l'intrusion du crayon dans sa gorge, s'entend.

Francis plissa les paupières en approchant le visage de l'écran. Oui, il distinguait une tache sombre sur le drap de son ami. Une chose était certaine, Denis-ou-Paul n'en réchapperait pas.

Son regard remonta. La caméra de la chambre 27 lui révéla, par élimination, l'identité de la victime de la chambre 9. Denis effectuait sa ronde, le cadavre était donc celui de Paul.

Francis examina le long comptoir et tira à lui la chaise à roulettes qui faisait face à la portion ajourée de la vitrine. Il sourit en voyant à gauche le petit bouton rouge placé tout en haut de la paroi qui délimitait l'espace réservé aux jambes du personnel. Il avança la main mais stoppa aussitôt son geste en voyant ce qui s'y trouvait : garde Michèle était tout au fond, le contenu de son sac à main turquoise éparpillé près d'elle : maquillage, carnet d'adresses, parfum, cigarettes... Sa peau était encore tiède, pas tout à fait froide. En cherchant son pouls, Francis sentit les aspérités des os de sa nuque brisée.

Il appuya sur le bouton en soupirant et ramena son regard sur le moniteur de la chambre 27 que Denis quittait à la hâte. Deux secondes plus tard, l'infirmier arrivait en trombe au poste et s'immobilisait brusquement à la vue de Francis.

— Bouge pas, dit-il en s'approchant doucement de la porte. Tout va bien aller...

Francis roula des yeux en soupirant de plus belle.



Retour à la chambre 12 ; retour à la table à dessin. Francis repoussa avec humeur la feuille toujours blanche, insolemment blanche, mais se reprit aussitôt. Donner le change, il devait donner le change. Derrière lui, il sentait l'objectif de la caméra épier ses moindres faits et gestes et, par-delà la lentille, le regard clinique de Barbeau qui scrutait les manifestations, subtiles ou non, du non-verbal de son patient récemment éprouvé.

Les notes estivales du second mouvement des *Quatre Saisons* de Vivaldi lui parvenaient, diffuses malgré la porte close. La musique classique inondait le couloir et la salle commune la journée durant. Seul le salon de télévision échappait à Mozart, Bach, Chopin, Beethoven et les autres.

Francis rageait en silence. Deux mois complets s'étaient écoulés depuis l'incident. Deux mois ! Sans surprise, Frédéric avait été confié aux soins moins conciliants du personnel de l'aile ouest, où il croupirait jusqu'à sa majorité prochaine. La police avait enquêté pour la forme : les bandes vidéo avaient conservé la trace de tout ce qu'il y avait eu à voir. D'emblée, il avait été établi que Francis avait agi en état de légitime défense et son comportement subséquent, c'est-à-dire sa rapidité à donner l'alarme, avait été salué. Cependant...

Il était tout à fait conscient que le pédopsychiatre se tâtait, qu'il envisageait peut-être de poursuivre le traitement s'il estimait que Francis risquait de sombrer à nouveau par la faute de Frédéric et de son escapade

meurtrière. Car Francis avait bel et bien fait couler le sang de la personne dont il était le plus proche au Centre, et il était hors de question que Barbeau n'explorât pas en profondeur le trauma potentiel qu'un tel événement avait peut-être provoqué, voire réveillé. Francis, lui, refusait de voir sa relaxe compromise.

Alors il donnait le change. Il devait prouver à Barbeau que son poulain n'allait pas trébucher dans le dernier droit. Il dessinait et faisait au docteur des confidences crédibles mais sans conséquence, un art qu'il peaufinait depuis quelques années déjà. Et Francis s'instruisait...

Au fil de leurs séances, il avait pu soutirer au docteur Barbeau tous les enseignements possibles, le plus souvent à l'insu de ce dernier, qui avait tout misé sur les notions d'ouverture et de verbalisation sans réaliser que son nouveau patient était de façon continuelle en mode observation. Francis avait étudié sa proie non pour la dévorer mais pour la déjouer.

Barbeau s'exprimait clairement. Quand il s'adressait à Francis, l'enfant d'alors comprenait toujours de quoi parlait cet adulte qu'il devait voir plusieurs fois par semaine. Pas de rhétorique vaseuse pour les patients, avec le docteur Barbeau : la théorie anesthésiante contenue dans ses bouquins et qu'il ne pouvait s'empêcher de citer à l'occasion, il devait la garder surtout pour les colloques.

Dès lors qu'ils comprenaient les paroles simples de cet interlocuteur intimidant, les jeunes patients devaient avoir l'impression que tout n'était peut-être pas perdu. Mais cela, c'était pour les cas ordinaires. Francis était dans une classe à part.

Il avait rapidement assimilé les règles du jeu psychiatrique. Au bout d'une période suffisamment longue – plus de deux ans –, Francis avait fait mine de s'ouvrir. Et Barbeau avait été trop heureux d'y voir une preuve de plus de la justesse de son expertise.

— Je dois admettre, Francis, que tu m'as beaucoup impressionné au cours des dernières semaines, avait lâché une heure plus tôt le docteur Barbeau en plissant un peu les paupières, manifestation tangible de la profonde réflexion qui avait précédé l'énoncé des conclusions.

Après un hochement de tête approbateur, le pédo-psychiatre avait gribouillé quelques mots dans son carnet de notes pendant que Francis, patient, avait pris soin de garder pour lui son soulagement, en attendant la suite. Qui n'était pas venue. Du moins, pas encore.

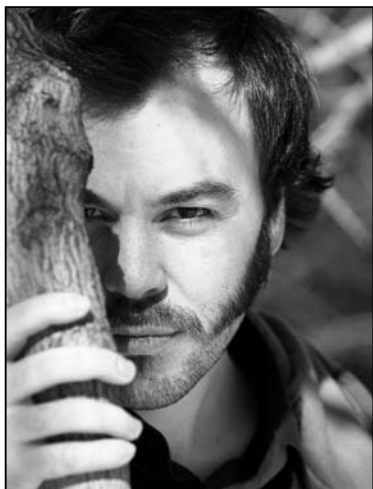
Francis replaça lentement la feuille blanche devant lui et se força à y tracer quelques traits.

À quand le grand départ ?

À *quand* ?!

INDEX DES FILMS CITÉS

- Le Train de la terreur (Terror Train)*, de Roger Spottiswood.
Astral Films ; 20th Century Fox, 1980.
- Dracula (Bram Stoker's Dracula)*, de Francis Ford Coppola.
Columbia Pictures, 1992.
- Meurtres à la St-Valentin (My Bloody Valentine)*, de George Mihalka. Paramount Pictures, 1981.
- The Prowler*, de Joseph Zito. Sandhust ; Blue Underground,
1981.
- Alice, douce Alice (Alice, Sweet Alice ; AKA Communion)*,
de Alfred Sole. Allied Artists Pictures ; Hen's Thoot,
1977.
- Le Bal de l'horreur (Prom Night)*, de Paul Lynch. Avco
Embassy Pictures, 1980.
- Saga des Vendredi 13 (Friday the 13th)*, réalisateurs variés.
Paramount Pictures ; New Line Pictures.
- Génération perdue (The Lost Boys)*, de Joel Schumacher.
Warner Bros., 1987.
- Halloween II*, de Rick Rosenthal. Universal Pictures, 1981.
- Visiting Hours*, de Jean-Claude Lord. 20th Century Fox,
Anchor Bay, 1982.
- La Petite Fille au bout du chemin (The Little Girl Who Lives
Down the Lane)*, de Nicolas Gessner. Astral Films ; AIP,
MGM, 1976.
- La Nuit des morts-vivants (Night of the Living Dead)*, de
George A. Romero. 1968.
- Carrie au bal du Diable (Carrie)*, de Brian De Palma.
MGM, 1976.



FRANÇOIS LÉVESQUE...

... est né en 1978, en Abitibi-Témiscamingue. Fasciné dès son plus jeune âge par les arts en général et le cinéma en particulier, il se découvre une passion pour l'écriture durant sa Maîtrise en études cinématographiques. Après que plusieurs de ses nouvelles eurent successivement été publiées, notamment dans la revue *Alibis*, sa trentième année voit la parution de deux romans dont le premier, *Matshi, l'esprit du lac*, remporte le prix Cécile-Gagnon 2009. François Lévesque est critique de cinéma au journal *Le Devoir* et à l'agence de presse *Mediafilm.ca*.

LES VISAGES DE LA VENGEANCE
est le cent cinquante-cinquième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en juin 2010
pour le compte des éditions



« FRANÇOIS LÉVESQUE A L'ART
DE CRÉER DES PERSONNAGES
QUI SONNENT VRAIS, QUI SONT
INCARNÉS, TRÈS INCARNÉS. »

SRC – BEAU TEMPS, MAUVAIS TEMPS

Les Visages de la vengeance

Sept ans après les sordides événements qui ont secoué la petite ville de Saint-Clovis, Francis, qui va bientôt avoir dix-sept ans, est de retour dans son patelin. Il a reçu son congé de l'institution psychiatrique où il a résidé tout ce temps, son pédopsychiatre considérant le jeune homme prêt à réintégrer la société... pourvu qu'il prenne religieusement sa médication quotidienne.

Puisque sa mère est toujours hospitalisée, en proie à une interminable dépression, Francis demeurera chez sa tante Lucie, le temps de terminer sa cinquième secondaire. Il devra donc affronter, en plus des fantômes de son enfance meurtrie, ses anciens tortionnaires, dont la terrible Sophie Malo, devenue entre-temps la reine de la polyvalente.

Mais Francis a changé : il n'est plus – ne sera jamais plus – le souffre-douleur de quiconque. Et il peut compter sur l'appui de Geneviève, qui lui a toujours gardé son amitié même si son père, le sergent détective Filiatreault, est persuadé que Francis s'en est tiré à trop bon compte à l'époque. Or, quand un premier étudiant est assassiné, puis un deuxième, les soupçons se portent aussitôt sur Francis... qui sait pertinemment que l'horreur ne fait que (re)commencer.

TEXTE INÉDIT



14,95 \$

9 782896 154593

Extrait de la publication 8,90 € TTC